

ETIEMBLE

Quelques
essais
de littérature
universelle

nrf

GALLIMARD

72,526

Je dédie à Moenis Taha-Hussein ces membra disjecta d'une littérature universelle, notamment parce que ce me fut une longue joie de travailler avec lui à l'Unesco, où il fit tant pour que ce concept prit enfin corps. Qu'il me pardonne d'avoir publié dans Retours du monde mes Notes sur Taha Hussein, son père, et mon recteur en Égypte : elles avaient ici leur vraie place à côté de mes pages sur la traduction de Vita sexualis par sa fille, Amina Okada. Je dis bien : notamment. Il complétera.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier les éditeurs suivants, qui m'ont autorisé gracieusement à reproduire certains textes jadis ou naguère publiés par leurs soins :

Alfred Eibel, pour ma *Préface* aux *Pages choisies* de Maurice Chappaz.

Bertil Galland, pour ma *Préface* à Manfred Gsteiger, *La Nouvelle Littérature romande*.

L'Encyclopædia Universalis, pour mes articles *Isaac Babel*, *Charles-Albert Cingria* et *Ibn Guzman*.

Hachette Réalités, pour mon chapitre *La Maison des morts*, paru dans le volume collectif *Dostoevski*, de la collection « Génies et Réalités ».

Les Éditions Naaman, de Sherbrooke, Québec, pour ma *Préface* au *Zola et Naguib Mahfouz* de Jamal Chehayed (dont je produis une version légèrement modifiée).

Les Presses orientalistes de France pour mes *Préfaces* à *Voltaire et l'Islam* de Djavâd Hadidi, et à *Sseu-ma Ts'ien et l'historiographie chinoise* de Dzo Ching-chuan.

Je remercie enfin l'Unesco qui m'autorise à reproduire les *Préfaces* à *N'y touchez pas (Noli me tangere)* de José Rizal et à *Vita sexualis* de Mori Ogai.

PRÉFACE

En 1974, le premier de mes *Essais de littérature (vraiment) générale* s'intitulait : *Faut-il réviser la notion de « Weltliteratur »?* La réponse allait de soi. Ce volume s'efforçait pourtant de l'explicitier en présentant un certain nombre d'études qui refusaient de se confiner dans l'espace littéraire de l'Europe occidentale. Mieux, ou pis : chacun des sujets abordés, je m'imposais de ne le traiter qu'en le nourrissant de faits recueillis dans toutes sortes de littératures, au hasard dirigé de lectures qui, depuis ma jeunesse, m'avaient ballotté des sophistes grecs aux sophistes chinois, d'Aristophane au *Théâtre des Yuan*, de l'Égypte pharaonique aux épopées d'Asie centrale, du monde malais à l'Afrique berbère ou noire, de l'Égypte actuelle aux vestiges précolombiens. Ce que faisant, je me bornais à illustrer les propositions que j'avais formulées dès 1963 dans *Comparaison n'est pas raison* (auparavant publié en japonais, dans la revue savante qui me l'avait commandé).

Ces *Quelques Essais de littérature universelle* se proposent eux aussi d'illustrer *Comparaison n'est pas raison*; mais à une tout autre fin. Cette fois il ne s'agit plus de rechercher des invariants, et de tenter de contribuer à une définition de la *littérarité* un peu moins précaire que celles dont nous abreuvons les tenants d'une culture avant tout sinon exclusivement européenne. Plutôt voudrais-je mettre la France à sa juste place dans le concert souvent discordant de la République des lettres. Peut-être même, puisqu'elle semble y tenir, de la remettre à sa

place. Il faudrait aujourd'hui vingt Frances pour peupler la Chine; à la fin du siècle, dans moins de vingt ans, et par la faute des imbéciles auxquels trop longtemps nous avons confié le destin du pays, la France ne sera plus que l'une des colonies américaines en Europe : une Grèce un peu plus vaste, ou, si l'on préfère, un peu moins étriquée. J'entends : en termes de kilomètres carrés.

Plutôt Hitler que Léon Blum! disait-on en 36; ou encore : *Feu sur Léon Blum et sur les ours savants de la social démocratie!* Bref : *Hitler ou Staline, tout, n'importe quoi, mais pas de Blum, pas de Blum!* La radio m'apprend que le *New York Times* publie aujourd'hui même six pages de publicité payées par une officine fasciste du Brésil, qui répètent et ressassent : *Plutôt Pinochet que Mitterrand!* On sait où nous conduisit le gentil poème d'Aragon : au crève-cœur. A la crève. Aux crématoires. Je devine vers quels wagons plombés nous convoieront les tueurs de l'*Allende français*, comme ils disent déjà, les canailles; ce qui est tout dire...

Alors, vous comprenez, votre France éternelle, votre reine du monde, elle a belle mine!

En 1802, l'illustre Antoine Caraccioli publiait, sans rire ni même faire rire de soi, un *Paris, métropole de l'univers*. Ce siècle avait deux ans. Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte, ce petit rien du tout de Buonaparte qui allait si bien vider, saigner, anéantir à jamais la nouvelle « patrie » que lui conférait le hasard d'un marchandage entre la France et son ancienne « patrie ». Depuis Trafalgar et Waterloo, la France n'a connu que d'autres trafalgars, que d'autres waterloos : Maximilien fusillé à Queretaro; Fachoda; le Sedan de 1870, et celui de 1940, tout cela, c'est la faute à Voltaire, bien sûr; c'est la faute à Rousseau, évidemment. C'est un peu plus encore la faute à Buonaparte. Contre la seule Allemagne, il fallut deux fois que le monde entier intervînt pour nous obtenir sur le papier deux « victoires » qui sur le terrain n'avaient été que deux défaites. Soyons lucides.

Aujourd'hui, cinquante mille chars soviétiques n'attendent qu'un signal pour gagner Brest en quelques jours; et les fusées

américaines, M. Reagan a la franchise de l'avouer, nettoieront très bien l'Europe, si c'est tant soit peu utile à la brève prorogation de l'*American way of life* : fétichisme de la race et de la marchandise. Or il se trouve encore des militaires français pour se prendre au sérieux, pour imaginer qu'un septième sous-marin atomique nous protégera efficacement contre les flottes dont disposent les « deux grands »; deux moins, quant à la cervelle.

Adrian Marino, le savant roumain, a donc beau jeu de dauber sur ce *Paris, métropole de l'univers*, et sur le gallocentrisme d'une France dont il connaît à fond la langue et la littérature. S'il estime « presque amusante » cette prétention de nos compatriotes, il est trop courtois pour la qualifier de « ridicule ». Pour moi, qui, après avoir un peu couru la petite planète, ai pu prendre conscience claire, douloureuse, de l'abaissement politique, moral, civique et culturel où nous voici tombés, plutôt que désopilant le cas me semblerait désespérant.

Je sais, je sais très bien, qu'un petit pays peut avoir une grande littérature : voyez la Grèce du vingtième siècle, qui se tape coup sur coup deux prix Nobel de littérature, dont un parfaitement justifié : Sэфéris; et qui, puisque M. Elytis fut le second bénéficiaire, en méritait au moins deux autres : Nikos Engonopoulos et Stratis Tsirkas, à supposer qu'un Nobel signifie encore quelque chose de littéraire. Car enfin pourquoi la Chine de ce même vingtième siècle, la Chine de Lou Siun, de Lao Che, de Pa Kin, etc. n'y a-t-elle pas eu droit? Je sais pourquoi. Et vous aussi, cher lecteur, si vous n'êtes pas débile profond; mais comment le seriez-vous, puisque vous me lisez? Il est évident qu'un pays de dix millions d'habitants, mais libre, aura en vingt ans plus d'écrivains que toute l'Union soviétique en deux millénaires de stalino-jdanovismo-brejnevisme.

Cela dit, la France qui, pour combien de temps? dispose encore de quelques libertés, n'est plus capable de vendre à Francfort que du Sagan, et considère Julien Gracq comme son plus grand écrivain. Si! si! Je l'ai lu, de mes yeux lu, ce qui s'appelle lu; et même, dans un journal à prétentions littéraires. Alors, il est grand temps pour elle de se faire sa modeste place

dans la littérature universelle, puisque, par vocation, par définition, celle-ci n'exclut rien *a priori*, et bien plutôt se propose de rassembler tout ce qui, oral, écrit, est une valeur littéraire. Quelques Canadiens, Wallons, Suisses romands écrivent encore en français, au lieu, comme Julien Gracq, notre plus grand écrivain, de s'illustrer en français. Par chance, la littérature française peut encore compter sur ceux que nos capitalistes qualifient de « francophones » : Césaire, Senghor, par exemple. Ils ont à peu près mon âge. Après eux, le déluge!

Ce livre, que j'aurais pu grossir de nombreux autres textes (mais les temps ne sont guère propices aux ouvrages volumineux), est donc un effort pour montrer à mes compatriotes le ridicule de leur fatuité, le dérisoire de leur nombrilisme. Gangrenée par le français, que le septennat de Giscard a promu au rang de langue officielle pour la télé, la radio, la publicité, la langue française est à l'agonie. Et dire que, si l'on appliquait la loi du 31 décembre 1975, si lâche devant les U.S.A. (comme disent nos collabos), si lâche devant les capitalistes et leur abjecte pub, leur plus abject chaud bise, cette loi non seulement aurait amélioré sinon sauvé la situation, mais encore eût rempli les caisses de l'État, bouché les trous de la Sécurité sociale, et permis d'abaisser le taux des prélèvements sur le revenu des contribuables.

Il ne reste plus aux Français qu'à se situer à leur humble place dans la République des lettres; à se préparer, comme je fais ici, aux lendemains qui déchantent. En vue de n'être pas pris de court par la colonisation anglo-saxonne, je publie donc en conclusion provisoire un bref essai sur T.E. Lawrence, où je donne en anglais des textes que j'ai pourtant traduits, et où je ne traduis pas non plus les citations que j'ai cueillies dans les auteurs anglophones. On m'excusera peut-être d'adopter cette fois encore un titre français. Après *Outside, Memory Lane, Cash, Money!*, and so on, je sais bien qu'il est grand temps de publier sous un titre anglais les ouvrages qu'on ose encore écrire en français-langue-moribonde. Aussi ai-je décidé que mon prochain recueil s'intitulera *My nrf connection*.

*Thank you for your attention.
Thank you for your patronage.*

P.S. Excusez-moi : j'ai oublié de préciser que mon livre est introduit par son auteur. Parce que désormais, un ouvrage publié en France n'est plus présenté par, disons, Raymond Schwab, mais introduit par lui : *introduced by*. Puisque les éditeurs qui se prétendent français en sont là, ils feraient mieux d'aller s'installer à Londres, New York ou Canberra.

I

Tradition et innovation.
Tradition et innovation au Japon.

TRADITION ET INNOVATION

Les rencontres internationales de Genève invitaient cette année leurs conférenciers à parler, et les participants à réfléchir et discuter sur un thème qu'avait suggéré l'Unesco : *Tradition et innovation*¹. Voilà beau temps que cette organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture se soucie du rôle que doit ou peut jouer « la culture classique et humaniste dans la vie culturelle d'aujourd'hui ». Dès 1954, la résolution 4 311 adoptée à Montevideo par la Conférence Générale autorisait le directeur « à organiser ou à encourager avec le concours des États membres, des Commissions nationales, des organisations non gouvernementales internationales ou nationales compétentes et de personnalités qualifiées, des études, des entretiens et des publications concernant le rôle des études classiques et humanistes dans l'éducation et dans le développement de la vie culturelle des communautés ». Un *Document de base*, daté du 26 août 1955, précise et commente à la fois cette résolution : « L'héritage des époques les plus hautes des civilisations, qui, dans le cadre des différentes cultures, a servi pendant des siècles à fonder l'éducation de l'homme en tant qu'homme, joue-t-il encore ce rôle aujourd'hui, est-il encore capable de le jouer, fût-ce au prix d'un certain renouvellement de son contenu, et faut-il faire un effort pour le maintenir

1. Les Éditions de la Baconnière publieront en décembre 1956 un volume contenant toutes les conférences et la sténographie des entretiens publics.

vivant? Ou bien doit-il être considéré comme le véhicule d'un message inactuel, lié à des conditions d'existence et à des structures sociales que l'humanité a définitivement dépassées, ou même comme une entrave apportée au progrès, au nom d'idéaux qui ont perdu leur signification? » En posant ainsi la question, l'Unesco n'espérait pas obtenir des réponses définitives; tout au plus voulait-elle « contribuer à éclairer la portée des problèmes et à dégager les fondements d'une solution constructive, dépassant le plan des polémiques ». Mais, à son insu peut-être, et dans le libellé de son interrogation, elle se répondait assez bien : « contribuer à éclairer la portée des problèmes », « dégager les fondements d'une solution constructive », sans parler d'*apporter une entrave au progrès*, autant de formules qui prouvent qu'un certain sens du langage, et donc : de l'humain, s'est oblitéré chez ceux mêmes qui, le plus valeureusement du monde, s'efforcent de « promouvoir » l'éducation, la science et la culture. « Les époques les plus hautes de la civilisation » nous enseignent en effet qu'on ne viole jamais impunément *l'honneur des hommes*, le langage, et que, pour oser « éclairer la portée d'un problème », il faut avoir au préalable oublié le sens d'*éclairer*, celui de *portée* et celui de *problème*. Mais quoi! l'Unesco, qui veut se faire entendre, se sert du seul langage qui ait chance aujourd'hui d'atteindre le public : un public qui se forme l'esprit dans les quotidiens et la presse du cœur...

Je ne sais si les orateurs inscrits avaient étudié le *Document de base*; j'en douterais plutôt, car, autant le style m'en paraît contestable, autant j'approuve les trois questions qu'il pose et auxquelles on aurait dû essayer de répondre :

1) Quelle doit être, dans la culture d'un homme du vingtième siècle, la part des lettres et celle des sciences?

2) Dans quelle mesure les langues vivantes, et les valeurs des cultures les plus lointaines, peuvent-elles compléter la culture gréco-latine, ou se substituer à elle?

3) Comment, sans trop l'abaisser, divulguer la culture ainsi définie, et comment faire en sorte qu'en bénéficient désormais tous ceux qui en sont dignes?

Or on parla longtemps, on parla surtout, d'un certain *homme*

abrahamique. Si je révèle ici que Daniel-Rops donna le ton dès le premier discours, vous aurez compris. *Ni ancien ni moderne : chrétien*, tel fut le canevas d'une communication qu'il maintint constamment, et sans trop de peine (à ce qu'il me semble), au niveau mental des lecteurs d'*Ecclesia*. Auteur d'un *Jésus en son temps* dont en son temps Jules Isaac dévoila l'antisémitisme, il nous réconforta en nous annonçant la bonne nouvelle, le véritable évangile, et que « l'idée même » de racisme est « totalement absente des esprits » catholiques; il ajouta que l'humanisme catholique étant l'humanisme intégral, à quoi bon innover? « Il suffit d'être chrétien »; on élude ainsi toute « vaine querelle »; contemplons Sa Sainteté Pie XII : « Il n'y a pas de penseur » (*sic*) qui exprime mieux que lui l'humanisme intégral, c'est-à-dire intégriste. Lui, « synthèse vivante de l'Ancien et du Moderne ». (Remplacez Pie XII par Staline, Ancien et Moderne par « héritage culturel », ça ne colle pas moins bien.) « Contribuer à éclairer la portée du problème » et « dégager les fondements d'une solution constructive », c'était donc ça?

Or, quand il déclama de *La tradition musulmane devant le monde actuel*, au lieu d'étudier, selon l'histoire et la sociologie, comment les valeurs morales, politiques et autres de l'Occident actuel ont bouleversé, sinon ravagé l'Islam traditionnel (que voici scindé en nations, divisé entre Frères musulmans, réformateurs, occidentalisans, agnostiques, socialo-communisants, etc.). M. Nadjm Oud-Dine Bammate, de passeport afghan, de culture eurasiatique et de nom prédestiné, fit sur l'homme abrahamique un vertigineux numéro; non pas sur celui dont Jésus mimerait l'Incarnation, non : sur celui dont Mohammed incarne la réussite. Subjuguée par le talent de l'acrobate, oppressée comme au cirque durant l'instant qu'on redoute et qu'on espère fatal, la salle entière se sentait musulmane de désir, soumise, prosternée, transfixée par la Toute-Présence, esclave vraiment d'Allah : chacun, j'en parle d'expérience, un instant se perçut parfaitement réconcilié avec soi-même en Dieu, sphère de cristal sans défaut, incapable de penser le mythe de Prométhée, de penser selon ce mythe. Pas plus qu'en chrétienté, le problème

de l'innovation ne se poserait donc en Islam : le musulman n'aime rien de ce qui passe et, pour mieux saisir Dieu, se déleste de toute histoire. En face de Sa Sainteté Pie XII, surgissait l'autre humaniste incomparable et accompli : le premier musulman venu, lorsque du front il touche un tapis à prières. A la suite de quoi, et sans plus penser aux questions de l'Unesco, plus d'une jeune personne se désira « musulmane ». Contribuer à éclairer la portée du problème », et « dégager les fondements d'une solution constructive », était-ce donc entrer au harem ?

Au cours des discussions, parfois un peu vives, toujours extrêmement libres, qui suivirent ces exposés, il était raisonnable en somme, et fatal sans doute, que l'*homme abrahamique* une fois encore prît la parole, et cette fois selon ceux qui, refusant Jésus, Mahomet, se réclament plutôt de Moïse et de sa loi. Avec autant de rigorisme, autant de certitude que MM. Daniel-Rops ou Nadjm Oud-Dine Bammate, et comme afin de répondre à l'injonction de M. Josué Jehouda qui regrettait de voir cet *homme abrahamique* exalté par un musulman, M. le Rabbin Safran et M. André Neher à leur tour s'instituèrent les champions du seul homme en qui se neutralisent tous les conflits possibles entre la tradition et les innovations : le juif orthodoxe. Étrange, car plus que beaucoup d'autres nations, l'État d'Israël doit résoudre les difficultés neuves que lui opposent les innovations faute desquelles pourtant il ne saurait maintenir la tradition, sa tradition : il se bat le jour du Sabbat.

Devant une assemblée qui se proposait d'élaborer le type de culture qu'il convient de penser pour l'homme actuel, contraint de vivre en bonne intelligence avec sa grouillante et fanatique espèce, on nous suggérait donc de cultiver trois *hommes abrahamiques*, trois frères que de cruelle expérience nous savons ennemis. Quand on a choisi de ne pas regarder le monde en face, quand on s'estime chargé de revendiquer sur l'Éternel un droit d'exclusivité, à quoi bon participer à des *Entretiens* dont le propos présumé était de répondre aux questions de l'Unesco ?

L'homme abrahamique ne saurait feindre d'ignorer qu'existe

un homme païen, harmonieux, réconcilié, parfaitement étranger à toute révélation : Socrate, par exemple, pour rester en Occident. Victor Martin en parla bien; plus heureusement encore d'Ulysse Jean Bayet, plus chaleureusement. Ulysse le curieux de tout, Socrate le cosmopolite, oui, décidément, à eux deux, ils valaient bien Pie XII, et tout les oulémas. On respirait enfin, mais gare une fois de plus à notre provincialisme! Socrate et le fretin de Phalère, Antigone et l'accord parfait du cep avec l'olivier, allaient donc nous suffire et nous résumer l'humanisme? Par chance, M. Pirenne nous promenait soudain dans l'espace et le temps, nous rappelait que celui-là seul accomplit l'homme, qui connaît, reconnaît et chérit la valeur des autres valeurs. Il ajoutait que, succédant à des périodes d'apogée « l'immobilisme de l'Inde, de la Russie, de l'Islam et de la Chine, provient de deux causes : la rupture des contacts avec le dehors, le recours à la seule tradition comme base de la culture et de la vie », et que, si la Méditerranée fut en effet ce lieu privilégié si cher à MM. Martin et Jean Bayet, elle le devait à la géographie sans doute, mais principalement au brassage incessant des races et des cultures : fécondés par l'Égypte pharaonique, l'art et la pensée grecs à leur tour permettront la floraison alexandrine, etc. Il sut nous arracher à la séduction de l'homme abrahamique, à la paresseuse nostalgie de notre familière Ithaque.

D'après la liste des conférenciers, celui surtout dont nous attendions les réponses les plus motivées, c'était l'homme de Pékin; le délégué de la Chine communiste, le membre de l'Academia Sinica, le professeur à l'Université, le député de sa province, l'illustre Fong Yeou-lan. A pratiquer son érudite et subtile *History of Chinese Philosophy* (que résume un peu cruellement le *Précis*, paru chez Payot), comment ne pas se former de lui l'idée la plus avantageuse? Il allait sûrement nous expliquer ce qui se passe au vingtième siècle quand une révolution entend greffer sur un tronc aussi vieux mais aussi vivace encore que le chinois, une pensée, une morale, une esthétique, une économie neuves. Tradition chinoise et innovation marxiste : la belle leçon d'agrégation! Le beau sujet de conférence, aussi beau que celui de M. Bammate! Or, si Fong

ETIEMBLE

Quelques essais
de littérature universelle

Par sa vigueur et sa combativité, Etiemble aura été le grand réveilleur de la littérature comparée. Le présent essai en est une nouvelle preuve. On y trouve des réflexions sur la tradition et l'innovation. Une critique de l'eurocentrisme. Des groupes de textes qui nous parlent de la littérature du Japon, de la Chine, du monde malais, du monde arabe, de la Turquie, de la Hongrie, de la Russie, de l'Afrique, de l'Allemagne, du Portugal, de la Suisse romande, de la Wallonie, et même de la France, ce qui est l'occasion d'une nouvelle offensive contre le français. Par une dérision proche du désespoir, Etiemble nous livre ses deux derniers textes dans ce qu'il appelle « le français de l'avenir », autrement dit l'anglais. Le dernier s'intitule « This is my best ».

Il est difficile de rassembler en un livre tant de science, tant de variété dans les connaissances, mais aussi tant d'indignations, d'imprécations, de saintes colères. Ce recueil d'une rare richesse permet de situer à leur vraie place un grand nombre d'auteurs non européens autant dire inconnus en France.

nrf

82-V A 21393 ISBN 2-07-021393-5

Extrait de la publication

120 FF 10
22,52
plus de 100 exemplaires
120,60 FF 10
jusqu'au 30-6-82